

Le Grand Nulle Part

PART-DIEU, chant de gare de Julie Rossello-Rochet



On en parle

LE COURRIER, PAR CÉCILE DALLA TORRE

Lien vers l'article:

https://www.lecourrier.ch/152615/julie_rossello_rochet_une_feministe_en_recherche

« Dans le sillage des dramaturges françaises du XIXe siècle, elle se saisit des injustices de son temps. *Part-Dieu* suit les tribulations d'un jeune réfugié congolais. »

Ce matin d'août, elle arrive à vélo au théâtre Am Stram Gram, à Genève, où sa pièce *Part-Dieu*, *Chant de gare* sera mise en espace mardi prochain. La jeune écrivaine lyonnaise a pédalé quelques kilomètres depuis Vandœuvres, où elle était en résidence à la Fondation Johnny Aubert-Tournier – Maisons Mainou. Elle y peaufinait l'écriture de sa pièce, qui a remporté le concours d'écriture dramatique lancé par la Fondation pour son vingtième anniversaire, sur le thème «Avoir 20 ans».

Formée à l'écriture théâtrale à l'Ensatt (Ecole des arts de la scène) à Lyon, et «autrice», Julie Rossello-Rochet [...], après plusieurs pièces plus fictionnelles, elle a construit pour la première fois son récit sur la base d'un témoignage: celui de Don, jeune Congolais vivant à Lyon puis Paris, ayant fui seul son pays pour des raisons politiques. «Je voulais porter son histoire à l'endroit juste», dit la jeune trentenaire de sa voix douce et fragile.

Soutenu par l'établissement scolaire où il passe son bac professionnel, Don y fait l'objet d'un fort élan de solidarité. Le combat est âpre. Il faut tenir tête à l'administration française – dont elle dépeint ironiquement les méandres –, qui lui fait subir des tests osseux pour démentir son statut de mineur et le contraindre au renvoi. Plusieurs jugements ont eu lieu, le sort du jeune homme, aujourd'hui âgé de 22 ans, n'étant toujours pas tranché.

«Cela fait cinq ans que Don vit en France. Il souhaiterait poursuivre des études en alternance et a besoin pour cela d'un titre de séjour.» Julie Rossello-Rochet a inventé dans un premier temps une fin dans laquelle le sort du jeune Don reste en suspens. «Pour montrer que la société crée sa délinquance», il y commet un petit larcin, volant une saucisse à se mettre sous la dent. Puis elle a dû recomposer la chute en fonction des dernières décisions de justice, qui se sont avérées négatives.

[...] Comme *Part-Dieu* ou *Cross*, *Chant des collèges*, paru aux Editions Théâtrales, autour du cyberharcèlement et actuellement en tournée, Julie Rossello-Rochet aime écrire des «textes-partitions» à l'oreille, où un refrain revient comme un leitmotiv. Dans *Part-Dieu*, un chœur permet la distanciation brechtienne avec le vécu poignant du héros. »

LES TROIS COUPS, PAR TRINA MOUNIER

Lien vers l'article:

<https://lestroiscoups.fr/vadim-a-la-derive-dadrien-cornaggia-rien-que-la-nuit-dalison-cosson-part/>

Intelligent et dynamique

Dans le même registre qui consiste à jeter un regard empathique sur les damnés de notre époque, Part-Dieu suit le parcours (si l'on peut appeler parcours le fait de tourner en rond d'un jeune exilé du Congo, Théodore. Quand le récit commence, au terme d'un voyage où il est ballotté sans jamais rien comprendre à ce qu'on fait de lui, celui qui n'est encore qu'un enfant débarque à la Part-Dieu. C'est là qu'il reviendra sans cesse, dans cette plaque tournante et gigantesque salle des pas perdus. Julie Rossello-Rochet va le montrer aux prises avec cette monstrueuse machine à broyer qu'est l'administration. Pourtant, le texte n'est jamais misérabiliste. Au contraire, Théodore a de la chance dans son malheur. Il tombe toujours sur des hommes de bonne volonté. Mais la bureaucratie est tatillonne et stupide, elle dépense des fortunes d'examens pour déterminer avec ce qu'elle croit être l'exactitude l'âge réel du jeune homme, lequel sera évalué finalement, ô ironie cruelle entre 21 ans et 37 ans ½ ! Âge dont dépendront la prise en charge, les droits, etc.

Mi-oratorio (sans musique), mi-récit, Part-Dieu alterne séquences descriptives, souvent très poétiques, didascalies qui seront la seule concession à l'émotion (« il pleure »), elle-même subtilement adoucie par des métaphores – les larmes de Théodore finissent par tremper le banc puis le sol –, et enfin courtes scènes dialoguées illustrant des situations types : Théodore en garde à vue, Théodore chez le conseiller d'orientation, Théodore et le radiologue, etc. Ces ruptures créent une succession d'émotions qui vont du rire à la colère ou à l'écœurement. L'écriture, très dynamique, est encore renforcée par la mise en scène de Julie Guichard qui utilise les quatre comédiens comme un chœur, dont ils se détachent pour jouer un rôle qu'ils ne conserveront pas dans la séquence suivante. Théodore passe donc de l'un à l'autre, il est plusieurs, il est nombreux. Face à lui, les petites mains de la grande machine sont multiples, plurielles elles aussi.

Un dernier mot des comédiens, sobres, justes et précis qui composent une espèce de chorégraphie comme dans ce début où la journaliste marche à contre-courant d'une manifestation. Ils sont quatre, on les dirait quatre cents. Ou bien cette scène où Maxime Mansion mime un scanner avec ses seules mains, une feuille de papier et des bruitages sortis de sa gorge. Part-Dieu est à la fois une belle histoire, utile, indispensable même, et un spectacle intelligemment mené, subtilement interprété.

JEAN-FRANÇOIS MARGUERIN, ancien DRAC Rhône-Alpes

<https://www.facebook.com/photo.phpfbid=10155507610805796&set=a.10150666274515796.388258.522570795&type=3&theater>

Part Dieu, chant de gare de Julie Rossello-Rochet. Présenté seulement deux soirs au Parvis en Avignon dans le cadre d'une carte blanche. Un texte écrit en urgence, très rythmé, par une autrice talentueuse, à partir du récit d'un parcours vrai de migrant, échoué à la gare de la Part-Dieu. Une écriture efficace et belle, factuelle sans un mot de trop. Un récit dont on n'aurait eu que le temps de transmettre l'essentiel. Quatre acteurs épatants interchangeable leurs rôles en un chorus précis à la manière d'une partition, juste le temps qu'il faut pour reprendre son souffle. Sortis de l'Ensat ensemble avec la metteuse en scène qui les a dirigés de façon millimétrique sans entraver en rien leurs tempéraments.

Ce spectacle créé cette année à l'occasion du festival lyonnais En Acte(s) doit vivre. La sceno: une table, cinq tabourets un éclairage plein feu ou la lumière du jour, une proposition de haute tenue (standing ovation hier soir) absolument tout terrain, en intérieur comme en extérieur. Une sorte d'héritier plus que bienvenu de la longue tradition du théâtre de faire de tréteau, de la commedia d'el arte, où tous les personnages sont prédestinés. C'est simplement leur rencontre avec Théodore, ce jeune congolais dont le chemin croise leurs fonctions et attributions qui fait l'histoire et fonde sa nécessité. Pas de violence ajoutée à celle des situations, une presque douceur. On sourit et rit souvent et c'est bien entendu un parti pris d'écriture de jeu et de mise en scène.

Une politique du subaquatique

Par Pierre Lesquelen Article publié dans I/O n° 95 daté du 19/03/2019

10 - WWW.IOGAZETTE.FR

— LA GAZETTE DES FESTIVALS —

MARS 2019 — TOURS/PARIS — GRATUIT



Festival WET°, Tours
Théâtre Olympia



© Christine de Maller & Bruno Pissier

À Tours, on ne se baigne jamais quatre fois dans la même piscine. Puisqu'une « nouvelle tentative de saisir, le temps d'un week-end, le théâtre qui s'invente aujourd'hui » est rarement superflue, l'illustrissime Wet°, festival de jeune création contemporaine, est de retour. Toujours portée par les comédien.ne.s de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia, cette 4e édition assume plus que jamais sa raison d'être aquatique, puisqu'elle choisit le « bleu » comme emblème. Moins adeptes du bluest eye de Toni Morrison, pupille de poupée trop azurée pour être honnête, que du bleu stellaire d'un Georges Bataille, symbole d'une liberté créatrice irrévérencieuse, les programmeur.trice.s ont prélevé cette année neuf propositions dans le jeune paysage théâtral francophone. Soutien renouvelé aux compagnies régionales, ouverture nouvelle à l'Europe (« Durée d'exposition », de Camille Dagen, a remporté le prix du public du festival Forward de Dresde), ce nouveau creuset créatif se veut encore plus éclectique (cirque, théâtres élisabéthain, contemporain, documentaire, masqué, musical...).

« Trois jours pour s'immerger dans l'émergence », trois jours pour mettre le monde contemporain « dans un aquarium », comme le voulait Roland Barthes, pour mieux s'en trouver rapproché et séparé, pour mieux consumer ses contours, ses signes extérieurs (capuches, quais de gare, plantes vertes...), qui fabriqueront à la scène de nouveaux dissensus poétiques et politiques. Aussi hétéroclite qu'elle puisse paraître, cette programmation puise bel et bien sa raison d'être dans une certaine vaporisation du matériau dramatique. Acte de collectage testimonial chez Julie Guichard (« Part-Dieu, chant de gare »), chantier de plateau dans « Toi, tu creuses », de Blaise Pettebone,

cash investigation pour Hugues Duchêne (« Je m'en vais mais l'État demeure »), fait divers mythifié pour « Change Me » (signé par Camille Bernon et Simon Bourgade), ou ethnographie botanique dans « Le Palace de Rémi » (compagnie Laïka), ce jeune vivier promet une joyeuse déchloration du théâtre politique.

Joyeuse sans être insouciante ni irresponsable, car si Wet° crawle dans le vent frais de l'actualité théâtrale, c'est surtout parce que son théâtre n'a qu'un temps : le présent. Travillés et déchirés par l'urgence, les « germes actifs » qu'il nous propose (pour reprendre les mots de son instigateur, Jacques Vincey) ne conçoivent pas autre chose que des réalités provisoires : le « Hamlet » rebelle de Roman Jean-Élie dynamite la narrativité shakespearienne, tandis que l'épopée événementielle d'Hugues Duchêne est contrainte d'accueillir de nouvelles péripéties (le spectacle étant présenté cette fois en deux parties). « Le théâtre est ce qui fait que le rouge d'une robe est le même que le bruit d'un décor qui tombe », écrivait Olivier Py, mais dans cette heure bleue artistique que prolongera Wet° jusqu'aux premières lueurs du lundi, où la couleur du monde qui s'écroule n'est jamais la même, c'est toute une correspondance symbolique du réel et de la scène qui se jettera à l'eau.

Et aussi

<http://www.iogazette.fr/tribunes/2019/part-dieu-chant-de-gare/>